

Bruxelles, vendredi 3 juin 2016

Chers membres du jury de sélection,

Cette année je vais fêter mes 33 ans. L'âge du Christ peut-être, mais surtout un âge de cap. Un âge transitoire. Ces dernières années ont été marquées par une multitude de projets et de rencontres dans des univers singuliers différents. La fin de mes études, le cinéma documentaire, mon expérience de troupe au Théâtre Le Public -que je considère comme une sorte de service militaire- puis le passage à vide qui s'en est suivi avec un spectacle ça ou là, des stages, des projets avortés etc, pour aboutir à la création de l'ASBL Droit dans le mur avec Laurent Plumhans, autour du projet «C'est quand la délivrance?» , spectacle de longue haleine puisqu'on a mis deux ans à le créer, qui explore tantôt de façon hyper-réaliste, tantôt de façon onirique la question passionnante de la recherche d'emploi, et ce processus n'est pas terminé, puisqu'il va continuer cette année avec «Que reste-t-il des vivants?» (une vision onirique de l'hyper-capitalisme). Si je parle de ces derniers projets, c'est parce qu'ils sont emblématiques pour moi, parce qu'au delà du propos de ces pièces, il y a la co-écriture, l'écriture collective de plateau, à travers le travail d'improvisation énorme et libérateur (c'est-à-dire que comme les impros s'enchaînent, et que l'écriture a lieu à ce moment, cela crée une aisance, un état de fluidité mentale et physique, et donc une sensation de liberté et de facilité de jeu en plus d'une écriture très concrète).

Je ne connais le travail de Christiane Jatahy qu'à travers le dossier de présentation de l'EDM et les quelques extraits vidéo de son site internet, ce qui est forcément extrêmement fragmentaire et subjectif.

Néanmoins, j'ai pu percevoir à travers son travail de multiples points de connivences avec mes intérêts. Tout d'abord, la recherche autour de l'image projetée et l'acteur en scène... Je suis fascinée -bien que cela semble éloigné- par le travail de Christoph Schlingensief (RIP) dans « Bitte liebt Osterreich », une création dans laquelle il mettait des sans papiers (acteurs ou pas) dans des containers avec dispositif de vidéosurveillance, retransmis 24h/24 sur internet, les acteurs/sans papiers étaient éliminés par les votes du public, et le dernier recevait soi-disant des papiers autrichiens. Cette performance avait probablement contribué à la chute du gouvernement Haider à l'époque. (Je résume, hein.) Ce qui est fascinant -et troublant, c'est la façon dont la frontière de l'intimité est franchie avec la caméra, et rendue publique, ce moment où la caméra vient chercher la fragilité de l'acteur, et la dévoile et en même temps la voile par le biais du cadrage. Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'il n'y a aucun lieu où l'on soit à l'abri. Il n'y a plus de cocon possible où se réfugier, ni aucun répit pour l'acteur/personnage. Je pense que cela demande une tension extrême pour l'acteur, qui doit régler subtilement ce fil ténu entre lui-même et son personnage, et par ailleurs accepter d'être vu, observé constamment, et finalement abandonner toute défense, comme un animal de laboratoire.

Ce rapport est encore renforcé dans la proposition de Christiane Jatahy avec la multiplicité des lieux de jeu : la scène, les coulisses, le dehors, ce qui étend cette impression qu'il n'y a pas d'échappatoire possible et que la surveillance est partout, qu'il n'y a plus de frontières.

La référence de *Short Cuts* va dans le même sens. Des personnages dont l'apparence première somme toute assez banale révèlent au fur et à mesure du récit des émotions extrêmes, traversent la mort (le fils, la femme nue ...), et semblent se heurter à la durée des séquences qui leurs sont imparties, pour qu'ils finissent par abandonner toute défense. Ici aussi, la caméra/le montage est au pouvoir. Et grâce à la multiplication des destins, une trame de fond

se dessine, où la misère psychologique semble rattraper tout le monde. Une sorte de paix triste émane du tableau général.

Je ne sais pas où Christiane Jatahy compte nous emmener, si elle compte s'attacher à la narration de *Short Cuts* ou bien seulement s'inspirer du dispositif. Dans tous les cas, ça m'intéresse parce qu'à travers des apparentes banalités, on raconte la machine de cette étrange race que nous sommes, les humains, et la violence de nos rapports sociaux, et cet espèce de résultat comique lié à la simultanéité des vies qui se rencontrent ou pas.

Par rapport au(x) code(s) de jeu cinématographique(s), dans mon parcours, j'ai beaucoup travaillé de façon hyper-réaliste au théâtre, mais finalement très peu face à la caméra. Quelques trop courtes expériences. C'est pourquoi je suis très enthousiaste à l'idée de profiter du workshop pour apprivoiser cet engin que j'aimerais véritablement côtoyer plus souvent.

Pour conclure, je serais extrêmement honorée de participer à l'Ecole des Maîtres. Comme expliqué plus haut, le dispositif proposé par Christiane Jatahy m'apparaît comme offrant des pistes de jeu très jouissives, et une réflexion de fond subtile, en plus que formelle. Je suis très curieuse de vivre ce processus, et de travailler face à la caméra. D'autre part, je suis excitée par la perspective d'une création en itinérance et en évolution à chaque étape géographique, avec l'impératif de la totale disponibilité mentale et physique au vu des délais impartis. J'ai envie de rencontrer ces artistes (et j'englobe non seulement Christiane Jatahy mais aussi les autres participantEs au workshop), et toute occasion de pratiquer mon anglais est un plaisir. Enfin, je sens que c'est le bon moment pour moi ; 33 ans à la porte, ça se franchit avec grâce, sur le tremplin de *the School of the Masters* !

En espérant que cette lettre retiendra votre attention,

sincèrement,

Emilienne Tempels